

Historiens et historiographie du communisme en Italie

Bruno Groppo*

Aucun parti communiste, en dehors de celui de l'Union Soviétique, n'a suscité autant d'intérêt et de publications que le Parti communiste italien (1921-1991). Les travaux qui lui ont été consacrés sont très nombreux et de nature très variée : études historiques proprement dites, mémoires et témoignages, publications de sources, analyses sociologiques et anthropologiques. Il existe, par exemple, toute une série d'histoires générales de ce parti, depuis la première, publiée en 1953, jusqu'à la dernière en date, publiée en 2009¹. Il faut y ajouter les travaux concernant des périodes plus limitées, des régions, des problématiques particulières, des personnalités. Les dirigeants communistes, surtout ceux de la première génération du parti, ont été nombreux à publier leurs mémoires, qui constituent une source importante sur l'histoire du parti et du communisme italien en général². Une historiographie abondante, donc, qui est passée par différentes étapes et sur laquelle ont influé, d'une part, le contexte politique et intellectuel italien, et de l'autre, l'évolution des problématiques et des approches proprement historiques. Le présent article concerne essentiellement les phases initiales de cette historiographie sur le PCI, les

* **Bruno Groppo** (CNRS, Paris) Centre d'Histoire Sociale du XXe Siècle Université Paris I / Centre National de la Recherche Scientifique 9, rue Malher 75181 Paris cedex 04 (France) Fax: 33 (0)1 44 78 33 98 E-mail: grosso@univ-paris1.fr

¹ Giorgio Galli – Fulvio Bellini, *Storia del PCI*, Milan, Schwarz, 1953; Paolo Spriano, *Storia del Partito comunista italiano*, Turin, Einaudi, 1967-1975, 5 vol.; Livio Maitan, *PCI, 1945-1969. Stalinismo e opportunismo*, Rome, Samonà e Savelli, 1969 ; Giorgio Amendola, *Storia del Partito Comunista Italiano 1921-1943*, Rome, Editori Riuniti, 1978 ; Marcello Flores - Nicola Gallerano, *Sul PCI. Un'interpretazione storica*, Bologne, Il Mulino, 1992 ; Giorgio Galli, *Storia del PCI: Livorno 1921, Rimini 1991*, Milano, Kaos Edizioni, 1993; Renzo Martinelli, *Storia del Partito Comunista Italiano*, vol. VI: Il "partito nuovo" dalla Liberazione al 18 aprile, Torino, Einaudi, 1995 ; Renzo Martinelli - Giovanni Gozzini, *Storia del Partito Comunista Italiano*, vol. VII: Dall'attentato a Togliatti all'VIII congresso, Turin, Einaudi, 1998 ; Aldo Agosti, *Storia del Partito comunista italiano 1921-1991*, Rome-Bari, Laterza, 1999 ; Albertina Vittoria, *Storia del PCI 1921-1991*, Rome, Carocci, 2006 ; Lucio Magri, *Il sarto di Ulm. Una possibile storia del Pci*, Milan, Il Saggiatore, 2009.

² Cf. Bruno Groppo, « Les récits autobiographiques de communistes italiens publiés après 1945 », in Claude Pannetier et Bernard Pudal (dir.), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002, pp. 247-265.

Des notices biographiques de dirigeants communistes italiens figurent dans les dictionnaires biographiques suivants : *Dizionario Biografico degli Italiani*, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, Rome, (les 75 volumes publiés de 1960 à aujourd'hui s'arrêtent à la lettre M), accessible en ligne à l'adresse <http://www.treccani.it/biografie/>; *Il Movimento operaio italiano. Dizionario biografico 1853-1943*, a cura di Franco Andreucci e Tommaso Detti, Rome, Editori Riuniti, 1975-79, 5 vol. Les biographies de dirigeants communistes qui ont participé à la Résistance figurent sur le site web de l'Associazione Nazionale Partigiani Italiani (www.anpi.it).

transformations qu'elle a connues dans les années 50 et 60, et les protagonistes de ce processus. Quelques réflexions préliminaires sur l'historiographie du communisme en général nous semblent nécessaires pour la situer dans son contexte historique, qui n'est pas seulement italien mais aussi internationale. Cela s'applique surtout à l'historiographie produite par les communistes mêmes, qui, dans le cas italien, ressemble pour certains côtés à celle produite par d'autres partis communistes, et qui s'en distingue nettement par d'autres aspects.

L'historiographie du communisme

Avant de devenir, à partir des années 1960-70, l'objet de travaux universitaires réalisés par des historiens professionnels, l'historiographie du communisme était pratiquée essentiellement par trois catégories d'historiens non professionnels: a) les partis communistes eux-mêmes ; b) les communistes non orthodoxes, que nous appellerons ici « hérétiques » ou dissidents ; c) les ex-communistes. Chacune a produit un type particulier d'historiographie.

Les partis communistes ont donné naissance, dès les années 30, à une historiographie de parti, un genre d'écriture historique profondément marqué par le stalinisme et destiné avant tout à légitimer le groupe dirigeant du parti et sa ligne politique. La plupart d'entre eux ont élaboré un récit officiel de leur propre histoire, dont le modèle était le manuel d'histoire du Parti communiste soviétique³, publié à Moscou en 1938 et traduit ensuite dans un grand nombre de langues. Ces ouvrages étaient présentés généralement comme l'œuvre d'un collectif anonyme, institué par le parti, ce qui signifiait que leur auteur n'était autre que le parti lui-même. En plus de ces ouvrages, l'historiographie de parti s'exprimait par d'autres publications, à l'occasion d'anniversaires importants, de commémorations, etc. Par ailleurs, les partis communistes cherchaient à imposer leur monopole sur l'écriture de leur histoire et de celle du communisme en général. De leur point de vue, l'histoire du communisme devait rester un domaine réservé aux partis communistes, seuls détenteurs de la vérité. Dans les pays communistes, où ils pouvaient imposer leurs vues, l'historiographie officielle de parti, confiée aux Instituts de Marxisme-Léninisme, gardiens de l'orthodoxie, était la seule autorisée ; ailleurs, par contre, elle ne bénéficiait pas de ce privilège et devait subir la concurrence d'autres interprétations. Dès le début, elle fut conçue à la fois comme un outil pédagogique pour l'éducation des militants et comme un instrument de lutte contre les ennemis politiques et toute sorte de « déviations » et de dissidences au sein du mouvement communiste. C'était une sorte d'histoire sacrée, entourée d'un certain mystère, dont les dirigeants du parti étaient les dépositaires, les gardiens et les interprètes. Farcis de citations des textes sacrés, ces textes sacrés manquaient par contre des références et notes de bas de pages qui caractérisent normalement les travaux historiographiques proprement dits. Il était donc impossible de vérifier le bien fondé de leurs affirmations : il fallait croire sur parole, comme à un un catéchisme.

³ Collectif, *Histoire du Parti communiste /bolchévik/ de l'U.R.S.S. : Précis rédigé par une commission du Comité central du P.C.(b) de l'U.R.S.S*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1949 (1^{re} éd. 1938), 408 p.

La deuxième catégorie d'historiographes, celle des communistes « hérétiques » ou dissidents, était assez hétérogène, mais avait comme dénominateur commun le rejet du stalinisme et de son orthodoxie. Ses principaux représentants étaient Trotski et les trotskistes, qui condamnaient le stalinisme au nom du léninisme et des idéaux de la révolution d'octobre, trahis, selon eux, par Staline et ses partisans. Leurs travaux voulaient montrer que sous Staline l'URSS et le mouvement communiste s'étaient écartés, du droit chemin du léninisme et du marxisme authentiques, dont les trotskistes se prétendaient les défenseurs. On peut inclure également, dans la deuxième catégorie, un certain nombre de communistes dissidents ou réformateurs, qui rejetaient eux-aussi le stalinisme et qui aspiraient à un communisme démocratique, comme l'espagnol Fernando Claudin, le russe Roy Medvedev, le tchécoslovaque Milos Hajek). Tout aussi variée était la troisième catégorie, celle des ex-communistes, devenus souvent – mais pas toujours – des anticommunistes militants. On y trouve des figures comme Boris Souvarine, Jules Humbert-Droz, Arthur Rosenberg, Franz Borkenau, Ruth Fischer, Angelo Tasca et d'autres, qui avaient exercé des responsabilités importantes dans le mouvement communiste avant de le quitter ou d'en être expulsés, et qui avaient donc une connaissance directe de l'histoire qu'ils racontaient : historiens et témoins à la fois, ils pouvaient éclairer de nombreux aspects de l'histoire du communisme qui étaient laissés dans l'ombre par l'historiographie communiste officielle, comme la mainmise russe sur le Comintern et ses sections nationales. A la différence de l'historiographie communiste officielle, les historiens des deux autres groupes écrivaient en leur nom propre. C'est de ces deux groupes que sont venues les apports les plus solides sur le plan de la connaissance historique, comme la biographie de Staline par Boris Souvarine, celles de Trotski et de Staline par Isaac Deutscher, l'étude de Roy Medvedev sur le stalinisme, celle d'Angelo Tasca sur les dix premières années du PCI ou celle de Milos Hajek sur l'histoire du Comintern. Bien qu'étant des historiens militants, ces auteurs ont su être, avant tout, des historiens.

Pendant longtemps, l'histoire du communisme fut donc écrite essentiellement par des personnes qui étaient ou avaient été des militants communistes et qui, pour cette raison, entretenaient un rapport souvent passionnel avec leur objet d'étude. La plupart de ces travaux étaient conçus dans une perspective militante : leur objectif était avant tout de justifier et défendre, ou au contraire de dénoncer, une certaine ligne politique ou une certaine évolution du communisme. Les auteurs qui avaient joué un rôle important dans le mouvement communiste écrivaient aussi pour expliquer ou défendre leur action passée. Une catégorie ultérieure était celle des anticommunistes, qui n'avaient jamais été membres d'un parti communiste et qui se proposaient de combattre le communisme, considéré par eux comme un complot à l'échelle mondiale organisé et dirigé par Moscou. A leurs travaux manquait la connaissance interne du fonctionnement du mouvement communiste, ce qui les rendait moins intéressants que ceux des autres catégories précédemment évoquées. Rares enfin, dans les premières décennies, étaient les travaux historiques ayant une ambition exclusivement scientifique.

Le fait d'être pratiquée en dehors du milieu académique par des personnes qui n'étaient pas des historiens professionnels était commun à l'historiographie du communisme et à celle du mouvement ouvrier en général. Cette dernière fut elle aussi, dès ses débuts et pendant longtemps, l'œuvre de militants, soucieux de transmettre la mémoire des luttes et des sacrifices passés pour contribuer à forger une tradition et à consolider une

identité collective. Marquée elle aussi par des préoccupations politiques et identitaires, elle reflétait les divisions existantes au sein du mouvement (entre anarchistes et marxistes, ou entre les différents courants socialistes). Avec la naissance des partis communistes, la rivalité entre ces derniers et les partis socialistes, dont ils étaient généralement issus, se manifesta aussi sur le terrain historiographique. Il faut toutefois noter qu'aucun autre courant du mouvement ouvrier ne développa une histoire officielle du type de celle mise en œuvre par les partis communistes. L'*Histoire de la social-démocratie allemande* (1897) de Franz Mehring, par exemple, n'était aucunement une histoire officielle, mais simplement la vision d'un militant social-démocrate qui, en tant qu'historien, ne se sentait engagé qu'à l'égard de la vérité historique et qui n'entendait pas la sacrifier sur l'autel de son parti. La prétention d'être les seuls représentants légitimes du mouvement ouvrier, à l'exclusion de tous les autres courants, fut une prérogative des partis communistes, qui, dans les pays où ils parvinrent à monopoliser le pouvoir, mirent effectivement au ban tous les autres courants du mouvement ouvrier.

Développée d'abord en Union Soviétique dans les années 30, l'historiographie communiste de parti se généralisa ensuite dans l'ensemble des partis communistes. La diffusion du modèle historiographique staliniste fut facilitée par certaines spécificités du mouvement communiste de l'époque, comme son extrême centralisation, l'interdiction des courants, l'élimination de toute opposition ou dissidence internes, la soumission inconditionnelle à l'URSS. Les manuels d'histoire du parti élaborés par les différents pays se ressemblaient tous, parce qu'ils sortaient du même moule staliniste. Ce type d'historiographie dura plus ou moins longtemps, en fonction de l'évolution générale du mouvement communiste et du contexte politique et culturel de chaque pays. En Italie, comme nous allons le voir, elle entra en crise après 1956 et céda la place, à partir des années 60, à un autre type d'écriture historique, plus respectueux des règles du métier d'historien, élaborée principalement par des historiens professionnels. A la différence d'autres partis communistes, le PCI ne produisit pas de manuel officiel histoire du parti ; en 1961 il renonça définitivement au projet d'en rédiger un. Le Parti communiste français, en revanche, publia encore en 1964 un manuel officiel, et le réédita en 1975⁴

Le rapport du mouvement communiste avec l'histoire

Le mouvement communiste entretenait un rapport particulier avec sa propre histoire, et avec l'histoire en général. Aucun autre mouvement ou régime politique du XXe siècle n'a accordé une telle importance à l'histoire et n'en a fait un usage si instrumental à des fins de légitimation politique. Il n'y a pas d'équivalent, dans d'autres mouvements politiques, du *Bref cours d'histoire du PCUS(b)*, qui fut pendant longtemps une sorte de Bible et une lecture obligatoire pour les militants communistes du monde entier. Traduit dans un grand nombre de langues, le *Bref cours* servit de modèle à de nombreuses histoires de parti, construites d'après le même schéma général. Ainsi, les pratiques

⁴ *Histoire du Parti communiste français*, Paris, Editions Sociales, 1964. Cf. l'analyse de Georges Lavau, « L'historiographie communiste : une pratique politique », in Pierre Birnbaum / Jean-Marie Vincent (dir.), *Critique des pratiques politiques*, Paris, Galilée, 1978, pp. 121-163.

historiographiques du stalinisme – qui avaient « [érigé] la manipulation en système ⁵ » et qui avaient peu à voir avec le travail historique proprement dit, dont elles ne respectaient pas les règles essentielles – firent tâche d’huile dans tous les partis communistes et marquèrent pendant des décennies leur production historiographique.

Ce rapport particulier du mouvement communiste à l’histoire a probablement son origine en Russie, dans la conviction des bolcheviks que leur action allait dans le sens de l’Histoire (avec un grand « H ») et qu’elle correspondait à une nécessité historique⁶. Convaincus de détenir, seuls, la vérité scientifique, fondée sur le marxisme, quant au sens de l’histoire, ils étaient conduits tout naturellement à élaborer une histoire officielle et à considérer comme illégitime toute autre interprétation. L’histoire officielle devint la principale source de légitimation de leur pouvoir et continua de remplir cette fonction pendant toute la période soviétique. Alors que dans les années 20 persistait encore un certain pluralisme d’interprétations, sous Staline le processus de construction d’une histoire officielle du parti fut complété, à partir des bases posées dès 1917. Maria Ferretti caractérise de la manière suivante l’histoire officielle qui régna pendant la période soviétique :

« Fondée sur une conception du devenir historique téléologique de matrice marxienne, selon laquelle le communisme était la dernière et nécessaire étape de la civilisation humaine, l’histoire officielle célébrait en effet le rôle dirigeant du parti, qui seul pouvait conduire la société vers ce but dans la mesure où il était le dépositaire des lois scientifiques du développement historique mises à jour par le marxisme-léninisme. Elle présentait donc la construction du socialisme, entreprise après la révolution, comme un processus linéaire et historiquement nécessaire, en gommant tous les événements qui s’en écartaient (...). Il faut souligner ici que ce n’était pas seulement la période soviétique qui était soumise à des réinterprétations régies par les exigences politiques, mais l’ensemble de l’histoire du pays, avant et après la révolution, et même l’histoire du monde. L’histoire officielle était le pivot de l’idéologie du régime, qui n’avait pas d’autres sources pour légitimer le monopole du parti sur le pouvoir. C’est justement de cette situation particulière que ressort la spécificité de l’histoire officielle soviétique, avatar moderne de la légitimité du « droit divin ». (...) Le statut tout à fait particulier qui lui avait été accordé en URSS a engendré la mise en place d’un contrôle sur le passé et la mémoire qui, par sa qualité et sa durée, n’a pas d’équivalent à l’époque de la communication de masse ⁷ ».

⁵ Georges Haupt, « Pourquoi l’histoire du mouvement ouvrier? », in G. Haupt, *L’historien et le mouvement social*, Paris, La Découverte, 1980, p. 30.

⁶ Comme l’a écrit Marc Ferro : « ...ceux qui triomphent en Octobre [1917] jugent, forts de leurs analyses, qu’ils agissent dans le sens de l’Histoire, à la façon du moins dont l’interprètent les vainqueurs, adeptes du déterminisme et sûrs de leur science, puisée aux meilleures sources et qui vient de faire ses preuves (Marc Ferro, « Introduction. Nazisme et communisme : les limites d’une comparaison », in *Nazisme et communisme. Deux régimes dans le siècle*, présenté par Marc Ferro, Paris, Hachette, 1999, p. 18). Ferro ajoute : « La Révolution avait éclaté au nom de l’équité, comme en 1792 elle se poursuivait au nom de la nécessité. Le pouvoir absolu que les Bolchéviks mettent en place répond, certes, aux exigences de l’appétit des hommes de pouvoir ; mais surtout, ce pouvoir se veut sans partage, parce que la science ne se partage pas : elle est ».

⁷ Maria Ferretti, « La mémoire refoulée. La Russie devant le passé stalinien », in *Nazisme et communisme. Deux régimes dans le siècle*, cit., pp. 250-251.

Un aspect fondamental de la construction d'une historiographie de parti fut le sort réservé aux archives des partis et autres organisations communistes, rigoureusement fermées et inaccessibles. L'impossibilité d'accéder aux archives a été pendant très longtemps l'un des principaux obstacles aux recherches historiques sur le communisme et conduisait, de manière presque inévitable, à écrire une histoire basée essentiellement sur l'analyse du discours, de l'idéologie et des publications communistes, mais pas sur les documents internes, maintenus rigoureusement sous clé. Certains partis communistes, comme par exemple le PCI, commencèrent dès les années 60 à ouvrir graduellement leurs archives aux historiens et autres chercheurs, mais cette attitude resta plutôt une exception. Pour qu'elle se généralise, il fallut attendre la fin de l'Union Soviétique et l'ouverture des archives russes.

Les étapes du communisme italien

Dans ce cadre général, l'historiographie officielle du communisme italien présente des traits communs à celles d'autres partis communistes, mais se distingue aussi par des aspects qui lui sont spécifiques. Avant de les aborder, il faut rappeler brièvement la trajectoire du PCI jusqu'aux années 60. Né en 1921 d'une scission minoritaire du Parti socialiste italien, le PCI – qui s'appelait alors Parti communiste d'Italie, pour indiquer qu'il se considérait simplement comme une section du parti mondial de la révolution, l'Internationale communiste – avait connu dès le début une existence difficile à cause des persécutions fascistes ; avec l'instauration de la dictature fasciste proprement dite en 1926, il avait été interdit, comme le reste des partis politiques italiens à l'exception du parti fasciste, et à partir de ce moment n'avait pu poursuivre son action que dans la clandestinité en Italie ou dans l'exil. Jusqu'à la Deuxième guerre mondiale il resta un petit parti de cadres, durement persécuté, dont les d'adhérents se trouvaient pour la plupart dans les prisons ou lieux de relégation fascistes ou en exil. Son équipe dirigeante, formée pour l'essentiel dans les années 20, se distinguait par une grande continuité, si l'on excepte un certain nombre d'expulsions entre la fin des années 20 et le début des années 30. Palmiro Togliatti, par exemple, fut secrétaire du parti depuis les années 20 (lorsqu'il succéda à Antonio Gramsci, condamné à une longue peine de détention) jusqu'à sa mort, survenue en 1964.

La guerre changea la donne. Le rôle important joué par les communistes dans la Résistance italienne (1943-1945) et le prestige de l'Union Soviétique victorieuse du nazisme permirent au PCI se devenir, au lendemain de la guerre, un grand parti de masse, avec plus de deux millions d'adhérents, principale composante de la gauche italienne. Entré au gouvernement en 1943, il en fut exclu en 1946, dans le contexte de la guerre froide naissante, en même temps que son allié, le Parti socialiste. La victoire de la Démocratie chrétienne aux élections législatives d'avril 1948, où elle obtint la majorité absolue, le relégua à l'opposition pour une très longue période. Sous la guide de Togliatti, tout en restant fidèle à Moscou, le PCI essaya de marquer une certaine différence par rapport à l'ancien modèle bolchevique de parti.

Quelques particularités du communisme italien

L'une des particularités du communisme italien a été l'importance du rôle des intellectuels au sein du parti, et cela dès le début. Parmi les fondateurs du parti et dans le groupe dirigeant d'avant-guerre les intellectuels étaient nombreux, à commencer par les trois premiers secrétaires du parti (Amadeo Bordiga, Antonio Gramsci, Palmiro Togliatti). Or, comme nous allons le voir, ce furent surtout les intellectuels qui développèrent l'historiographie de parti. Une autre spécificité importante a été la grande continuité de l'équipe dirigeante, formée dans les années 20 et 30 et qui se trouvait toujours aux commandes dans les années 50 et 60. Togliatti, secrétaire du parti depuis les années 20 jusqu'aux années 60 est l'exemple le plus significatif de cette continuité. Une autre particularité à souligner est le fait qu'à partir des années 60 plusieurs dirigeants historiques du parti (Palmiro Togliatti, Pietro Secchia, Giuseppe Berti, Giorgio Amendola, Luigi Longo) consacrèrent une partie de leur activité à un travail proprement historiographique sur différents aspects du passé du PCI. Certains, comme Secchia e Berti, le firent après avoir été écartés de responsabilités importantes au sein du parti par Togliatti, mais d'autres, à commencer par Togliatti même, s'attelèrent à l'écriture de l'histoire tout en menant une intense activité politique. Ces travaux n'appartiennent plus à l'historiographie traditionnelle de type stalinien, mais se situent désormais dans le cadre d'un véritable débat historiographique : dans leur diversité, ils reflètent la diversité des sensibilités et des orientations politiques présentes dans le parti. Chacun de ces auteurs développe une vision personnelle de l'histoire du communisme italien, bien qu'à l'intérieur de certains schémas communs. Entretemps s'était formée une génération d'historiens professionnels, communistes ou proches du PCI, insérés dans le monde universitaire, qui consacrèrent une partie de leurs recherches à l'histoire du communisme italien. L'exemple le plus significatif est celui de Paolo Spriano (1925-1988), dont les cinq volumes de la *Storia del Partito Comunista Italiano*⁸, publiés entre 1967 et 1975, marquèrent une étape importante dans le développement des études sur ce parti. Spriano restait fidèle, pour l'essentiel, au schéma interprétatif élaboré par Togliatti, mais rendait compte, sur la base des archives du parti (qui commençaient à s'ouvrir aux chercheurs), de la complexité de l'histoire du parti. Ce travail, qui s'arrêtait à l'année 1945, devint rapidement une référence dans l'historiographie sur le PCI. Spriano étudia aussi les aspects internationaux de l'histoire du communisme du communisme italien, notamment l'activité de Togliatti comme secrétaire du Comintern⁹ et la question du stalinisme¹⁰. Egalement significatif est le cas d'Ernesto Ragionieri (1926-1975), professeur à l'Université de Florence, qui consacra lui aussi une partie de ses travaux à Togliatti¹¹ et aux rapports entre le PCI et le Comintern¹². Il est intéressant de noter que les recherches de Spriano et de Ragionieri sur l'histoire du PCI ne constituaient

⁸ Paolo Spriano, *Storia del Partito Comunista Italiano*, 5 vol., Turin, Einaudi, 1967-1975.

⁹ Paolo Spriano, *Il compagno Ercoli. Togliatti segretario dell'Internazionale*, Rome, Editori Riuniti, 1980. Sur cet aspect voir aussi Aldo Agosti (a cura di), *Togliatti negli anni del Comintern (1926-1943)*, Rome, Carocci, 2000.

¹⁰ Paolo Spriano, *I comunisti europei e Stalin*, Turin, Einaudi, 1983.

¹¹ Ernesto Ragionieri, *Palmiro Togliatti : aspetti di una battaglia ideale e politica*, Rome, Editori Riuniti, 1966 ; Id., *Palmiro Togliatti*, Rome, Editori Riuniti, 1973.

¹² Ernesto Ragionieri, *La Terza Internazionale e il Partito comunista italiano*, Turin, Einaudi, 1978.

qu'une partie de leurs travaux, consacrés par ailleurs à l'histoire du socialisme et du mouvement ouvrier en Italie et en Europe. Spriano, par exemple, explora différents aspects de l'histoire du socialisme à Turin, tandis que Ragionieri étudia, entre autre, l'influence de la social-démocratie allemande sur le socialisme italien. Avec ces historiens, on est désormais dans le cadre d'une historiographie universitaire, qui respecte les critères scientifiques de la discipline et qui reflète avant tout la vision individuelle de l'historien.

Parmi les facteurs qui ont favorisé, en Italie, une plus grande ouverture historiographique il faut signaler les contacts et le dialogue entre historiens communistes et socialistes, facilités entre autre par le fait que jusqu'au début des années 60 les deux principaux partis de la gauche italienne étaient des alliés et se trouvaient tous les deux dans l'opposition. Le principal terrain d'intérêt commun était l'histoire du mouvement ouvrier et du socialisme en Italie. Des revues comme *Movimento operaio*, publiée par l'Institut Feltrinelli de Milan de 1949 à 1956, *Movimento operaio e socialista*, publiée à partir de 1955 par le Centre ligure d'histoire sociale¹³, la *Rivista Storica del Socialismo* (1957-1968), dirigée par Stefano Merli et Luigi Cortesi, ou encore *Problemi del Socialismo* (1957-1992), fondée et dirigée par le socialiste Lelio Basso, furent d'importants lieux de rencontre et de discussion pour des historiens communistes et socialistes, mais aussi d'autres orientations. Même si cet aspect ne peut pas être approfondi ici, il faut rappeler qu'il y a toujours eu des liens assez étroits et même un certain parallélisme entre l'historiographie du communisme et celle du mouvement ouvrier en général. Une certaine vision téléologique de l'histoire et l'idée d'une mission historique dont la classe ouvrière serait la dépositaire étaient présentes dans les deux historiographies. Celle du mouvement ouvrier fut constamment marquée par les luttes pour l'hégémonie entre les différents courants du mouvement et par l'usage politique que les uns et les autres en faisaient pour se légitimer. Les partis communistes, toutefois, poussèrent à l'extrême leur prétention d'être les seuls représentants légitimes du mouvement ouvrier. Dans les pays où ils conquièrent le pouvoir, ils mirent au ban et persécutèrent tous les autres courants d'un mouvement ouvrier désormais privé de son indépendance et soumis à l'Etat-parti qui prétendait l'incarner.

Dans les années 50 l'historiographie du mouvement ouvrier était encore focalisée sur les organisations (partis, syndicats) et les dirigeants. C'est à partir des années 60 que commença à se dessiner un renouvellement de cette historiographie en direction dans d'une histoire sociale du travail et des travailleurs, baptisée « new labour history » dans les pays anglo-saxons. Ce tournant historiographique – impulsé surtout par des historiens britanniques comme Edward P. Thompson et Eric Hobsbawm – eut des répercussions, avec un certain retard, même dans l'historiographie sur le communisme¹⁴.

¹³ En 1991 la revue changea de nom, pour s'appeler désormais *Ventesimo Secolo*.

¹⁴ Thompson et Hobsbawm avaient fait partie du groupe d'historiens qui s'était constitué en 1946 au sein du petit Parti communiste britannique (Communist Party History Group) et qui comptait parmi ses membres des personnalités comme Christopher Hill, Maurice Dobb, John Saville. En 1956, à la suite du XXe congrès du PCUS et de la répression soviétique de la révolution hongroise, plusieurs membres – dont Thompson, Saville et Hill – quittèrent le groupe et le parti. Il est intéressant de noter que ces historiens, dont l'apport à l'histoire ouvrière et sociale a été si important, n'ont pratiquement pas travaillé sur l'histoire du parti communiste britannique.

Les antécédents

En Italie la naissance d'une historiographie officielle du PCI remonte aux années 1947-1953, mais les premiers éléments de ce qui allait devenir la future interprétation canonique de l'histoire du parti avaient été élaborés déjà vers 1930, à l'approche du dixième anniversaire de la fondation du parti. Au moment où le PCI était engagé dans un tournant¹⁵ politique difficile - celui de la ligne « classe contre classe » et de la dénonciation de la social-démocratie comme « social-fasciste » - qui impliquait l'abandon d'une grande partie de la ligne politique définie en 1926 au congrès de Lyon, où la gauche bordiguiste¹⁶ avait été définitivement battue, il s'agissait de faire en sorte que le tournant, voulu par le Comintern, n'entraîne pas une réhabilitation de la ligne de Bordiga. Ainsi, immédiatement après l'expulsion de Bordiga en mars 1930, Togliatti publia dans la revue théorique du parti un article¹⁷ dans lequel il définissait une ligne d'interprétation restée inchangée jusqu'aux années 60 : l'idée essentielle était que le bordiguisme n'avait été, dans la vie du PCI, qu'un épisode, rapidement surmonté grâce à la juste orientation politique impulsée par Gramsci et par Togliatti même¹⁸. Les attaques contre Bordiga, violentes et diffamatoires, étaient accompagnées de critiques tout aussi violentes contre Angelo Tasca¹⁹, représentant de la droite du parti. Togliatti se situait ainsi dans une sorte de position médiane, qui lui permettait d'affirmer que le PCI n'avait pu se développer qu'en se libérant successivement de l'« opportunisme de gauche » (Bordiga) et de l'« opportunisme de droite » (Tasca). On trouve précisément ce schéma dans les indications qu'il avait transmises à Giuseppe Berti pour la préparation d'un numéro spécial de la revue du parti *Stato operaio* qui aurait dû être consacré au dixième anniversaire de la fondation du parti et qui finalement ne vit pas le jour²⁰. Gramsci, alors en prison et qui ne partageait pas la nouvelle ligne du parti et du Comintern, n'eut pas voix au chapitre dans l'élaboration de cette interprétation du passé. Sa mort, survenue en 1937 peu après sa sortie de prison, offrit à Togliatti l'occasion de procéder à une mise au point sur l'histoire du parti en présentant le dirigeant disparu comme le pôle positif du communisme italien, en opposition au pôle négatif représenté par Bordiga. D'après cette interprétation, Gramsci aurait été en désaccord avec Bordiga dès 1917 et ne l'aurait suivi, pendant les premières années du parti, que pour ne pas être confondu avec les éléments de droite (c'est-à-dire avec Tasca)²¹. Cet article commémoratif jetait les bases d'une interprétation de Gramsci (et, indirectement, de l'histoire du parti), qui, comme le souligna plus tard Giorgio Amendola, « sera ensuite enrichie et développée,

¹⁵ Sur le « tournant » de 1929-1930 voir Ferdinando Ormea, *Le origini dello stalinismo nel PCI. Storia della « svolta » comunista negli anni Trenta*, Milan, Feltrinelli, 1978.

¹⁶ Le courant dont le chef de file était l'ingénieur napolitain Amadeo Bordiga (1889-1970), qui fut le premier secrétaire du PCI, avant d'être remplacé par Antonio Gramsci.

¹⁷ Palmiro Togliatti, « Appunti per una critica del bordighismo », *Lo Stato operaio*, IV, n. 4, avril 1930.

¹⁸ Cf. Ernesto Ragionieri, « Togliatti e la tradizione storica del PCI », *Rinascita*, 4 décembre 1970, n. 48, pp. 23-29.

¹⁹ Angelo Tasca, l'un des fondateurs du PCI, en avait été expulsé en 1929 à cause de son opposition au tournant sectaire de la politique du Comintern.

²⁰ Palmiro Togliatti, « Lettera a Berti per il X ° anniversario », *Rinascita*, 4 décembre 1970, n. 48, pp. 24-25.

²¹ Palmiro Togliatti, « Antonio Gramsci, capo della classe operaia italiana », *Lo Stato operaio*, XI, n. 5-6, mai-juin 1937, pp. 273-279. L'article fut inclus l'année suivante dans un ouvrage collectif du PCI consacré à Gramsci (*Gramsci*, Paris, Edizioni italiane di cultura sociale, 1938).

mais pas corrigée dans ses lignes fondamentales »²². Il jetait aussi les bases d'une légende gramscienne, dont Amendola célébrera plus tard l'utilité et les vertues pédagogiques en soulignant que « l'attitude [du parti] à l'égard de son passé plus récent devait être essentiellement « politique », déterminée par les nécessités politiques »²³.

Le discours historique du PCI après 1945

Après 1945, le discours historique du PCI sur son passé obéit à des impératifs politiques immédiats. Comme le souligne Giorgio Bocca dans sa biographie de Togliatti, « l'histoire du parti jusqu'à 1956 et au-delà coïncide entièrement avec la politique du parti, se plie à ses nécessités, s'adapte aux besoins du pouvoir et de la propagande »²⁴. La fonction du discours historique développé par le PCI était de légitimer la nouvelle stratégie – celle du « parti nouveau » - adoptée par Togliatti après son retour d'URSS, de neutraliser les adversaires (du parti comme de cette stratégie), et surtout d'unifier politiquement et idéologiquement le parti en le dotant d'une identité collective qui lui faisait encore défaut ou qui avait encore des contours flous. Cette dernière était la tâche la plus importante, compte tenu du fait que le « parti nouveau » imaginé par Togliatti était assez différent du parti d'avant-guerre : devenu un parti de masse, il était sociologiquement hétérogène, traversé par des aspirations politiques souvent contradictoires, et l'énorme majorité de ses membres avait adhéré depuis peu, sur la base de l'expérience de la Résistance, sans connaître grand chose au passé du parti. Cette tâche devint encore plus urgente lorsque le PCI se retrouva à l'opposition, en 1947, et avec la perspective, après la victoire de la Démocratie Chrétienne aux élections législatives d'avril 1948, d'y rester pour longtemps. Giorgio Amendola écrira plus tard : « Il fallait se dépêcher (...) à consolider l'unité politique du parti, et à réaliser la fusion entre différentes expériences qui ne pouvait pas encore être considérée comme achevée »²⁵. Cela explique l'effort considérable mis en œuvre par le PCI à partir de 1947-1948 afin de créer une tradition historique de parti. Puisque le choix stratégique en faveur du « parti nouveau » n'était pas remis en cause après le retour à l'opposition²⁶, l'identité collective du parti ne pouvait pas être définie exclusivement ou essentiellement en termes de classe. Le passé fut donc réinterprété en mettant l'accent sur les éléments conformes (ou pouvant être considérés comme une anticipation par rapport) à la stratégie antifasciste, démocratique et nationale, et en minimisant, par contre, les connotations révolutionnaires et de classe qui avaient longtemps

²² Giorgio Amendola, « Gramsci e Togliatti », in Id., *Comunismo antifascismo e Resistenza*, Rome, Editori Riuniti, pp. 150-151.

²³ G. Amendola, *art. cit.*, p. 151. Amendola reconnaît que « la présentation faite par le parti communiste de la figure et de l'œuvre de Gramsci avait pris, au début, le caractère d'une légende », mais il estime que cela était « inévitable » et même « utile » (Ibid., p. 146).

²⁴ Giorgio Bocca, *Palmiro Togliatti*, Bari, Laterza, 1977, vol. II, p. 633.

²⁵ Giorgio Amendola, « Dal 'Quaderno' del 30° alla coscienza storica del partito nuovo di oggi », *Rinascita*, 4 décembre 1970, n. 48, p. 14. Cf. aussi G. Bocca, *op. cit.*, p. 634.

²⁶ Cela malgré les tensions qui se dessinaient entre Togliatti et Pietro Secchia, le puissant secrétaire à l'organisation, qui représentait un possible leadership alternatif. Togliatti réussira, non sans difficulté, à conserver le dessus et à écarter le rival. Voir sur ce point Bruno Groppo, "Les divergences entre Togliatti et Secchia et l'évolution politique du Parti communiste italien 1944-1954", *Communisme*, n. 9, 1986, pp. 35-51.

caractérisé le parti, surtout à ses débuts²⁷. Cette lecture de l'histoire du parti se plaçait sous le signe de la continuité - symbolisée par la continuité physique du groupe dirigeant (qui était en grande partie le même que dans les années 20) -, comme s'il n'y avait eu qu'un développement absolument linéaire entre la scission de Livourne et le « parti nouveau », et surtout comme si toute l'histoire passée du communisme italien n'avait été que la nécessaire préparation à l'avènement du « parti nouveau ».

Ecrire l'histoire du parti restait privilège et monopole du groupe dirigeant, qui était d'ailleurs le seul à la connaître réellement pour l'avoir vécue et façonnée. Cette connaissance, source de pouvoir, constituait d'ailleurs, comme le reconnut Giorgio Amendola, « l'une des conditions, non formelles, non statutaires, mais substantielles du contrôle du parti par les vieux cadres illégaux²⁸ ». Le monopole de la parole historique signifiait qu'il ne pouvait y avoir qu'une seule version authentique de l'histoire du parti, et impliquait par conséquent une stricte orthodoxie. Jusqu'à la moitié des années 50 le groupe dirigeant du PCI s'accrocha à ce monopole et ne fit rien pour promouvoir une historiographie de caractère scientifique, qui aurait fini inévitablement par remettre en discussion certains postulats de la version officielle.

A partir de 1953, année de la mort de Staline, et plus encore après les bouleversements politiques de 1956, le problème qui se posa au secrétaire du parti fut celui de séparer sa légitimité (et, par conséquent, celle de tout le groupe dirigeant) de la légitimité stalinienne désormais chancelante. Cette tâche était rendue d'autant plus urgente par le fait que le monopole exercé par les dirigeants communistes sur l'histoire du parti commençait à s'effriter. Certains ex-communistes, et non des moindres, comme l'écrivain Ignazio Silone et Angelo Tasca, qui avaient exercé des fonctions de responsabilité dans le PCI des années 20 avant d'en être exclus, intervinrent en effet pour apporter leur témoignage. Ignazio Silone (1900-1978), dont le vrai nom était Secondino Tranquilli, avait été dans les années 20 l'un des dirigeants du parti dans la clandestinité et avait réalisé pour le compte du parti missions importantes dans différents pays d'Europe, en particulier en Union Soviétique²⁹. En raison de ses divergences avec la ligne du parti, il en fut expulsé en 1931 et se consacra ensuite, dans l'exil suisse, surtout à son activité d'écrivain et accessoirement à une activité politique dans le Parti socialiste italien en exil. En 1949 il publia un témoignage dans lequel il faisait état, entre autre, du rôle important joué par le Comintern dans les affaires intérieures du PCI, un aspect qui était plutôt passé sous silence par le discours historique du parti³⁰. Togliatti répliqua par un article ouvertement diffamatoire de la part de Togliatti, sans toutefois contester le bien fondé de ses

²⁷ Voir Luigi Cortesi, introduction à Angelo Tasca, *I primi dieci anni di vita del PCI*, Bari, Laterza, 1973, p. 16.

²⁸ G., Amendola, « Dal 'Quaderno' ... », cit., p. 14.

²⁹ Des documents découverts dans l'Archivio di Stato italien prouveraient, selon les historiens Mauro Canali et Dario Biocca, que dans les années 20 Silone était un informateur de la police italienne. Cf. Mauro Canali /Dario Biocca, *L'informatore: Silone, i comunisti e la polizia*, Milan, Luni Editrice, 2000; Dario Biocca, *Silone. La doppia vita di un italiano*, Milan, Rizzoli, 2005. Cette thèse, qui a suscité en Italie une vive controverse, est contestée par d'autres historiens : cf. Giuseppe Tamburrano, Gianna Granati, Alfonso Isinelli, *Processo a Silone. La disavventura di un povero cristiano*, Bari, Lacaïta, 2001.

³⁰ Ignazio Silone, « Uscita di sicurezza », *Comunità*, septembre-octobre 1949.

affirmations de Silone³¹. Un autre dirigeant important du PCI des années 20, et lui-aussi expulsé du parti, Angelo Tasca, qui avait été mis en cause dans cet article de Togliatti, intervint à son tour dans la discussion pour démolir d'autres aspects de la vulgate historiographique communiste³² : ce à quoi le secrétaire du PCI répondit en le qualifiant d'« opportuniste pourri », mais encore une fois sans nier les faits évoqué par l'ancien camarade³³. Le ton et la violence de ces répliques montrent bien qu'à l'époque un débat historiographique était impossible. Pour le secrétaire du parti, gardien de l'orthodoxie, l'histoire du parti restait un territoire réservé aux communistes et interdit à tous les autres.

1953 fut une année clé non seulement à cause de la mort de Staline et des changements importants qui s'ensuivirent en URSS et dans le mouvement communiste, mais aussi parce qu'elle mit fin, en Italie, au monopole des dirigeants du PCI sur l'histoire de leur parti. Le premier défi vint d'Angelo Tasca (1892-1960)³⁴. Celui-ci avait été l'un des fondateurs du PCI en 1921, délégué au 4^e congrès du Comintern en 1922, représentant du parti italien à Moscou en 1928 auprès du Comintern, expulsé du parti en 1929 pour s'être opposé à la ligne du « social-fascisme » décidée à Moscou. Réfugié en France, il avait ensuite travaillé dans le journalisme, milité dans le Parti socialiste français (SFIO) et dans le Parti socialiste italien en exil, dont il fut l'un des principaux dirigeants. Pendant la guerre, il s'était rallié à Vichy, en adoptant une position ambiguë entre le régime de Pétain et la résistance. Après la guerre, il s'était consacré essentiellement à une activité de publiciste anti-communiste. La particularité de Tasca fut toujours sa passion pour les archives et pour l'histoire. En 1938 il publia, sous le pseudonyme « Amilcare Rossi », une remarquable étude sur la naissance du fascisme italien³⁵. Il accumula une vaste documentation sur le PCI des années 20 et sur la période de Vichy, qui figurent parmi les sources les plus importantes sur ces deux aspects de l'histoire respectivement italienne et française³⁶. En 1953 Tasca publia dans l'hebdomadaire italien *Il Mondo* une série d'articles³⁷ sur les dix premières années du PCI, particulièrement importants en raison des

³¹ .Palmiro Togliatti, « Contributo alla psicologia di un rinnegato. Come Ignazio Silone venne espulso dal Partito Comunista », *L'Unità*, 6 janvier 1950.

³² Angelo Tasca, « A proposito della polemica Silone-Togliatti. La società chiusa », *Il Mondo*, 11 mars 1950.

³³ [P. Togliatti], « Un opportuniste marcio : Angelo Tasca », in *Trenta anni di vita e lotte del P.C.I.*, Rome, 1952, pp. 120-121.

³⁴ Sur la trajectoire politique de Tasca voir Sergio Soave (a cura di), *Un eretico della sinistra. Angelo Tasca dalla militanza alla crisi della politica*, Milan, Angeli, 1995.

³⁵ Amilcare Rossi (pseud. D'Angelo Tasca), *Naissance du fascisme. L'Italie de l'armistice à la marche sur Rome*, Paris, Gallimard, 1938 (trad. anglaise *The Rise of Italian Fascism 1918-1922*, Londres, Methuen & Co., 1938). Silone publia en 1934, dans son exil suisse, une importante étude sur la naissance du fascisme en Italie (Ignazio Silone, *Der Faschismus - Seine Entstehung und seine Entwicklung*, Zürich, Europa Verlag, 1934).

³⁶ Pour Vichy, cf. Denis Peschanski (dir.), *Vichy 1940-1944. Archives de guerre d'Angelo Tasca*, Paris et Milan, Editions du CNRS et Feltrinelli, 1986 ; David Bidussa et Denis Peschanski (dir.), *La France de Vichy. Archives inédites d'Angelo Tasca*, Annali de la Fondation Feltrinelli, Milan, Feltrinelli, 1996.

³⁷ «La storia e la preistoria», n. 33, 18 agosto, pp. 3-4; «L'«Ordine Nuovo», n. 34, 25 agosto, p. 5; «Comunismo e fascismo», n. 35, 1 settembre, pp. 9-10 ; «Ordinovisti e bordighisti», n. 36, 8 settembre, pp. 9-10 ; «La direzione clandestina», n. 37, 15 settembre, pp. 9-10 ; «La nuova politica», n. 38, 22 settembre, pp. 9-

problèmes historiographiques qu'ils soulevaient et de l'interprétation qu'ils proposaient. Sur de nombreux aspects de l'histoire du PCI Tasca, qui avait été l'un des protagonistes de cette histoire, apportait des éléments de connaissance que les recherches historiques successives et la publication des sources ont confirmés ponctuellement. Il attirait l'attention, en particulier, sur l'importance du rôle du Comintern dans la politique du PCI tout au long des années 20, importance confirmée ensuite par la publication de documents de l'époque, en particulier ceux de l'émissaire du Comintern Jules Humbert-Droz³⁸. Il présentait aussi d'une manière nouvelle la politique du PCI avant et pendant le « tournant » de la fin des années 20, qui avait conduit à son expulsion. Ces textes de Tasca marquent le véritable début d'une historiographie de type scientifique sur le PCI³⁹. Dans la même année 1953 parut la première *Histoire du PCI*, écrite par deux chercheurs non communistes, Fulvio Bellini et Giorgio Galli, qui soulignaient l'importance du rôle du premier secrétaire du parti, Amadeo Bordiga, dans la phase de formation du PCI et mettaient l'accent sur les interventions du Comintern⁴⁰. Ce travail, plusieurs fois réédité et mis au jour par la suite sous le seul nom de Giorgio Galli, fut le premier à être rédigé en dehors du cercle des dirigeants du PCI ou du milieu des ex-communistes.

La mort de Staline ouvrit une nouvelle phase dans l'histoire du communisme, y compris en Italie. Toutefois, c'est surtout le séisme politique de l'année 1956, avec la dénonciation des crimes de Staline par Khrouchtchev au XXe congrès du PCUS et la révolution hongroise, qui allait impulser en Italie une nouvelle orientation historiographique, destinée à s'affirmer avec vigueur dans les années 60. La crise du stalinisme ne pouvait pas laisser intacte la légende historique construite par Togliatti, qui d'ailleurs s'en rendit compte rapidement. Dans le vide créé par l'effondrement du mythe de Staline, l'« histoire sacrée » pratiquée jusque-là s'essouffait, tandis que des perspectives nouvelles se dessinaient. La nouvelle étape commença par une relecture de l'œuvre de Gramsci qui en récupérait surtout les aspects démocratiques. Le mouvement s'accéléra en 1958 avec la création de la *Rivista storica del socialismo*, qui, sous la direction de Stefano Merli et Luigi Cortesi, allait apporter une contribution fondamentale au débat historiographique sur le communisme italien. Togliatti décida d'accompagner le mouvement plutôt que de s'y opposer, et publia en 1961 dans les *Annali Feltrinelli* la correspondance inédite de la période 1923-1924 entre Gramsci et d'autres dirigeants du parti⁴¹. Plutôt que dans l'interprétation, qui ne s'écartait pas fondamentalement du canon

10. Ces articles ont été réunis plus tard dans le livre Angelo Tasca, *I primi dieci anni di vita del PCI*, Bari, Laterza, 1971 (avec une importante introduction de Luigi Cortesi).

³⁸ Jules Humbert-Droz, *Il contrasto tra l'Internazionale e il PCI*, Milan, Feltrinelli, 1969.

³⁹ Cf. Rosa Alcarà, *La formazione e i primi anni del PCI nella storiografia marxista*, Milan, Jaca Book, 1970, pp. 43-47 ; Luigi Cortesi., Introduction à Angelo Tasca, *I primi dieci anni di vita del PCI*, Bari, Laterza, 1971, pp. 46-58.

⁴⁰ Fulvio Bellini e Giorgio Galli, *Storia del PCI*, Milan, Schwarz, 1953. Dernière édition : Giorgio Galli, *Storia del PCI: Livorno 1921, Rimini 1991*, Milano, Kaos Edizioni, 1993.

⁴¹ Palmiro Togliatti, *La formazione del gruppo dirigente del Partito comunista italiano nel 1923-1924*, Milan, Feltrinelli (Annali Feltrinelli), 1961, pp. 388-529. Une deuxième édition, légèrement différente, de cette correspondance fut publiée en 1962 par Editori Riuniti, la maison d'édition du PCI. Voir Palmiro

antérieur, la nouveauté résidait dans la méthode choisie : la publication de sources. Elle allait avoir une importance fondamentale, parce qu'elle permettait aux historiens d'avoir une base commune de travail. En décembre 1961 la Commission culturelle nationale du parti décida d'entreprendre la publication d'une série de documents inédits sur l'histoire du PCI et du Comintern et d'encourager les historiens communistes à travailler sur le passé du PCI⁴². Mais la décision fondamentale, prise à cette occasion, fut sans doute la renonciation à faire écrire une histoire « officielle » du parti. Elle fut fondamentale parce que, si d'un côté elle évita au parti de s'embourber dans une entreprise douteuse - une fois entré dans le cercle vicieux de l'histoire officielle, il faut y rester et réécrire sans cesse cette histoire en fonction de la « vérité » politique du moment -, de l'autre elle ouvrait la porte à une historiographie fondée sur des critères scientifiques, dont la *Storia del Partito Comunista Italiano* de Paolo Spriano sera le principal résultat. Sans une telle décision, un travail comme celui de Spriano n'aurait pas été possible.

La production historiographique des dirigeants communistes

A partir des années 60 prend forme une historiographie qui n'est plus inspirée seulement ou essentiellement par des critères politiques, mais qui respecte les règles du métier d'historien et qui est, de plus en plus, l'œuvre d'historiens de métier. Bien que ces historiens soient pour la plupart communistes, il ne s'agit plus d'une historiographie de parti au sens traditionnel. Aux travaux de Spriano, Ragionieri et d'autres historiens, viennent s'ajouter ceux de plusieurs dirigeants communistes de la génération d'avant-guerre qui se découvrent une vocation d'historiens : publication de sources (suivant l'exemple de Togliatti), écrits autobiographiques, études historiques proprement dites, interventions dans des débats historiographiques. Même si le parti avait décidé, comme nous l'avons vu, d'encourager les jeunes historiens à travailler sur son histoire, dans le cas des dirigeants il ne s'agissait pas d'une activité programmée par le parti, mais d'une série d'initiatives individuelles, qui mettaient en évidence l'existence d'une pluralité de sensibilités politiques dans le PCI. Les années 60 et 70 en Italie furent une période d'intense mobilisation politique et sociale et de forte croissance du mouvement ouvrier. L'intérêt des jeunes générations pour l'histoire de ce mouvement se traduit aussi par une croissance du marché éditorial. L'influence du PCI, par ailleurs, continua à augmenter dans cette période. Pour les vieux dirigeants du PCI c'était un moment favorable pour se faire entendre et laisser une trace écrite de leur vie. Je signale ci-dessous ceux qui ont apporté les contributions historiographiques plus significatives.

Giuseppe Berti (1901-1979) avait exercé d'importantes responsabilités dans le parti dès les années 20, tant en Italie (où il fut détenu de 1926 à 1929) que dans l'exil en Union Soviétique, en France et aux Etats-Unis, se distinguant souvent par ses attitudes d'inquisiteur et par son orthodoxie. Les bouleversements de l'année 1956 le poussèrent à reconsidérer l'histoire du communisme italien et international. Il publia un ensemble de documents inédits des archives d'Angelo Tasca, déposées à l'Institut Feltrinelli de Milan,

Togliatti, *La formazione del gruppo dirigente del Partito Comunista Italiano nel 1923-24*, Rome, Editori Riuniti, 1962.

⁴² Cf. *Rinascita*, janvier 1962, n. 1.

sur les dix premières années du PCI, et plusieurs essais sur l'histoire du parti⁴³. Son interprétation de cette histoire fut critiquée par d'autres historiens, mais apporta une contribution importante au débat historiographique.

Giorgio Amendola (1907-1980)⁴⁴, entré au parti en 1929, publia plusieurs contributions sur l'histoire du parti, dont il fut l'un des principaux acteurs. La plus ambitieuse, sur le plan proprement historiographique, fut son *Histoire du Parti communiste italien*⁴⁵, rédigée vers la fin de sa vie, dans laquelle il formulait son interprétation personnelle de la trajectoire du communisme italien. Ses mémoires sur la période de la Résistance⁴⁶ et deux livres spécifiquement autobiographiques⁴⁷ constituent d'autres apports importants.

Pietro Secchia (1903-1973), communiste dès les années 20, emprisonné pendant longtemps par le fascisme, fut l'un des principaux dirigeants de la résistance dans l'Italie du Nord entre 1943 et 1945 et le responsable de l'organisation du parti au lendemain de la guerre, jusqu'au moment où en 1954 il fut écarté de cette responsabilité à la suite de la trahison d'un de ses plus proches collaborateurs. Il consacra les quinze dernières années de sa vie à un travail historiographique sur la Résistance et sur le rôle du PCI dans ce mouvement⁴⁸. Secchia représentait, au sein du parti, une sensibilité très différente de celle de Togliatti, qui profita de la mésaventure politique de son rival pour l'écarter des rôles de direction. Secchia et Amendola se situaient aux deux extrêmes de l'éventail politique interne du parti, le premier étant considéré un stalinien orthodoxe très lié aux Soviétiques, le second un représentant de la droite du parti, sans attaches particulières avec l'URSS⁴⁹.

⁴³ *I primi dieci anni di vita del Partito comunista italiano* : Documenti inediti dell'Archivio Angelo Tasca, curati e presentati da Giuseppe Berti, Milan, Feltrinelli (Annali dell'Ist. G. Feltrinelli, VIII), 1967. "Appunti e ricordi 1919-1926", *Ibid.*, pp. 8-185. Voir aussi "Introduzione," Annali dell'Ist. G. Feltrinelli X (1968), pp. 1-99 ; Id., , "Problemi di storia del PCI e dell'Internazionale comunista", in *Rivista storica italiana*, LXXXII (1970), pp. 148-198. Sur Berti, voir la notice biographique "Berti, Giuseppe" de Francesco M. Biscione, in *Dizionario biografico degli Italiani*, *op. cit.*, vol. IX, 1967.

⁴⁴ Sur Amendola voir la notice biographique de M. Fatica dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, *op. cit.*

⁴⁵ Giorgio Amendola, *Storia del Partito comunista italiano 1921-1943*, Roma, Editori Riuniti, 1979.

⁴⁶ Giorgio Amendola, *Lettere a Milano*, Roma, Editori Riuniti, 1973.

⁴⁷ Giorgio Amendola, *Un'isola*, Milan, Rizzoli, 1980.; Id., *Una scelta di vita*, Milan, Rizzoli, 1980.

⁴⁸ Pietro Secchia, *Il Partito comunista italiano e la guerra di Liberazione*, Milan, Feltrinelli (Annali Feltrinelli, XIII), 1972 ; Id., *L'azione svolta dal Partito comunista in Italia durante il fascismo 1926-1932*, Milan, Feltrinelli (Annali Feltrinelli VIII), 1970; Id., *Storia della Resistenza*, con Filippo Frassati, Rome, Editori Riuniti, 1965; *Archivio Pietro Secchia. 1945-1973*, con introduzione e a cura di Enzo Collotti, Milan, Feltrinelli (Annali Feltrinelli, XIX), 1978, pp. 135-740.

⁴⁹ Sur Secchia voir Miriam Mafai, *L'uomo che sognava la lotta armata. La storia di Pietro Secchia*, Milan, Rizzoli, 1980 ; Filippo Pangallo, *Pietro Secchia nella storia del PCI, dalla Resistenza al Partito Nuovo, 1943 - 1954*, Bologne, Il Mulino, 2004 ; Enzo Collotti, notice "Secchia Pietro" in F. Andreucci / T. Detti, *Dizionario biografico...*, *op. cit.*

Autre dirigeant de tout premier plan, Luigi Longo (1900-1980) devint secrétaire du PCI à la mort de Togliatti en 1964 et le resta jusqu'à 1972⁵⁰. Il avait exercé de hautes responsabilités au sein du Comintern et avait été l'un des principaux dirigeants des Brigades Internationales pendant la guerre d'Espagne et de la Résistance italienne de 1943 à 1945. Ses contributions à l'historiographie portèrent principalement sur le rôle du PCI dans la Résistance⁵¹ et sur la guerre d'Espagne⁵².

Autobiographies de dirigeants communistes

Plusieurs dirigeants communistes de la génération d'avant-guerre ont écrit des autobiographies, apportant ainsi une contribution non négligeable à l'historiographie du communisme italien. Parmi ces écrits autobiographiques, il faut signaler comme particulièrement significatifs ceux d'Umberto Terracini (1895-1983)⁵³, Alfonso Leonetti (1895-1985)⁵⁴, Teresa Noce⁵⁵, Arturo Colombi (1900-1983)⁵⁶, Paolo Robotti (1901-1982)⁵⁷, Giancarlo Pajetta (1911-1990)⁵⁸. Les cas les plus atypiques sont certainement ceux de Umberto Terracini et d'Alfonso Leonetti. Terracini, l'un des fondateurs du PCI, fut toujours un communiste qui n'hésita pas à formuler ouvertement ses divergences et à entrer en conflit avec le parti lorsqu'il n'était pas d'accord avec la ligne de ce dernier⁵⁹. Condamné en 1926 par le Tribunal Spécial fasciste à 22 ans de détention (il ne fut libéré qu'en 1943, grâce à la chute de Mussolini), il condamna la ligne politique du social-fascisme (adoptée par le Comintern et le PCI à la fin des années 20), s'isolant ainsi des autres communistes détenus ; en 1939 il critiqua le pacte germano-soviétique et fut pour cela expulsé du parti, où il fut réadmis en 1943, après sa libération de prison. Elu député et vice-président de l'Assemblée Constituante en 1946 et président de cette Assemblée en 1947, il fut à ce titre l'un des trois signataires, avec le chef de l'Etat et le premier ministre, de la Constitution italienne en décembre 1947. Le trajet politique d'Alfonso Leonetti fut lui aussi atypique. Journaliste à *l'Avanti !* et à *L'Ordine Nuovo*, directeur de *L'Unità* en 1924, il fut expulsé du parti en 1930 pour trotskisme. Exilé en France, il resta un communiste

⁵⁰ Sur Longo, voir Aldo Agosti (a cura di), *Luigi Longo : la politica e l'azione*, Roma, Editori Riuniti, 1992.

⁵¹ Luigi Longo, *I centri dirigenti del PCI nella Resistenza*, Rome, Editori Riuniti, 1973.

⁵² Luigi Longo / Carlo Salinari, *Dal socialfascismo alla guerra di Spagna*, Rome, Teti, 1976

⁵³ Umberto Terracini, *Quando diventammo comunisti*, Milan, Rizzoli, 1981; Id., *Sulla svolta. Carteggio clandestino dal carcere 1930 1931 1932*, a cura di A. Coletti, Milan, La Pietra, 1975; Id., *Al bando del Partito*, Milan, La Pietra, 1976; Id., *Intervista sul comunismo difficile*, Bari, Laterza 1978.

⁵⁴ Alfonso Leonetti, *Un comunista 1895-1930*, Milan, Feltrinelli, 1979 ; Id., *Gli atti di nascita del PCI*, Rome, Savelli, 1975; Id., *Vittime italiane dello stalinismo in URSS*, Milan, La Salamandra, 1978.

⁵⁵ Teresa Noce, *Rivoluzionaria professionale*, Milan, La Pietra, 1974.

⁵⁶ Arturo Colombi, *Vita di militante. Dalla prima guerra mondiale alla caduta del Muro*, Rome, Editori Riuniti, 1975.

⁵⁷ Paolo Robotti, *La prova*, Rome, Napoleone, 1980.; Id., *Scelto dalla vita*, Rome, Napoleone, 1980.

⁵⁸ Giancarlo Pajetta, *Ragazzo rosso*, Milan, Mondadori, 1991 ; Id., *Le crisi che ho vissuto*, Rome, Editori Riuniti, 1982.

⁵⁹ Sur Terracini voir Aldo Agosti (a cura di), *La coerenza della ragione. Per una biografia politica di Umberto Terracini*, Rome, Carocci 1998 ; Lorenzo Gianotti, *Umberto Terracini. La passione civile di un padre della Repubblica*, Rome, Editori Riuniti 2005.

dissident⁶⁰. Il fut adhéra de nouveau au PCI en 1962. Robotti (beau-frère de Togliatti), Noce, Colombi et Pajetta furent, au contraire de Terracini et Leonetti, des communistes toujours dans la ligne

La génération suivante, devenue communiste à travers l'expérience de la Résistance ou au lendemain immédiat de la guerre, a produit elle aussi un certain nombre d'autobiographies, publiées après l'auto-dissolution du parti et l'éclatement de ses héritiers en plusieurs courants antagonistes. Ces écrits, souvent empreints de nostalgie pour l'ancien parti, sont à la fois le bilan d'un itinéraire personnel et de la trajectoire collective du parti. Elles portent l'empreinte d'une aventure désormais terminée et d'une déception face au résultat final. Nous citerons ici les autobiographies de Pietro Ingrao (né en 1915)⁶¹, Rossana Rossanda (née en 1924)⁶², Armando Cossutta (né en 1926)⁶³, Emanuele Macaluso (né en 1924)⁶⁴, Diego Novelli (né en 1931)⁶⁵, ainsi que de l'actuel président de la République, Giorgio Napolitano (né en 1925)⁶⁶. Déjà cette brève liste donne une idée de la diversité des itinéraires suivis par ces dirigeants. Ingrao, entré au PCI en 1942, fut l'un des principaux représentants de l'aile gauche du parti. Après la dissolution de ce dernier en 1991, il fut d'abord avec les Démocrates de gauche, pour passer ensuite à Rifondazione Comunista, l'autre courant, minoritaire, héritier de l'ancien parti. Armando Cossutta avait adhéré au PCI en 1943 et incarnait le courant pro-soviétique, du PCI. Après la dissolution du parti, il fut parmi les organisateurs de Rifondazione Comunista, dont il fut le président, mais qu'il quitta en 1998 pour fonder un nouveau parti communiste, le Parti des Communistes Italiens (ou simplement *Comunisti Italiani*). Rossana Rossanda, entrée au PCI au lendemain de la guerre, après avoir participé à la Résistance, fut l'un des membres du groupe « Il Manifesto », qui créa en 1968 le journal homonyme (encore publié actuellement) et qui fut expulsé du parti l'année suivante. Après quelques années de politique active dans le parti d'extrême gauche « Il Manifesto », elle se retira de la politique pour se consacrer entièrement à l'activité de journaliste et d'écrivain. Emanuele Macaluso, entré au PCI en 1941, a été un représentant du courant réformiste au sein du parti.

Diego Novelli, qui fut maire de Turin de 1975 à 1985, n'adhéra pas au PDS après la dissolution du PCI et continua à faire de la politique dans différents groupements de gauche. Dans ses mémoires il exprime sa nostalgie de la militance politique au temps du vieux PCI.

Ces mémoires témoignent, de différentes manières, de l'évolution du PCI et de sa fin. Comparées à celles de la première génération du PCI, elles racontent une histoire moins sombre, moins mystérieuse, plus « ordinaire ». Elles permettent de comprendre comment a évolué la figure du militant communiste.

⁶⁰ Sur cette période voir Giancarlo Telloi, « Alfonso Leonetti dans le SI de l'Opposition de gauche et de la LCI », *Cahiers Léon Trotsky*, no. 29, mars 1987, pp. 18–42.

⁶¹ Pietro Ingrao, *Volevo la luna*, Einaudi, 2006.

⁶² Rossana Rossanda, *La ragazza del secolo scorso*, Turin, Einaudi, 2005.

⁶³ Armando Cossutta / Gianni Montesano, *Una storia comunista*, Milan, Rizzoli, 2004.

⁶⁴ Emanuele Macaluso, *50 anni nel PCI*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2003.

⁶⁵ Diego Novelli, *Com'era bello il mio PCI*, Milan, Melampo, 2002.

⁶⁶ Giorgio Napolitano, *Dal Pci al socialismo europeo. Un'autobiografia politica*, Rome/Bari, Laterza, 2005.

Chemins de l'historiographie

Notons tout d'abord que, en dehors des contributions des dirigeants du parti, l'historiographie sur le PCI est désormais le fait d'historiens professionnels. Les années 70 sont une période d'intense développement des recherches historiques sur le PCI, sans doute stimulées par une conjoncture politique favorable à ce parti, qui atteint à ce moment-là le sommet de son influence en termes électoraux. Ces historiens sont pour la plupart communistes ou proches du PCI.

Une contribution particulièrement importante à l'historiographie du communisme italien a été celle de Luigi Cortesi (1929-2009). Comme Spriano e Ragionieri, Cortesi aussi était communiste, mais un communiste atypique, pas du tout du genre orthodoxe, et il l'est resté même après la disparition du PCI. Il s'est intéressé surtout aux origines et aux premières années du PCI et a travaillé en particulier sur deux figures longtemps calomniées par l'historiographie de parti, Amadeo Bordiga et Angelo Tasca. Bordiga, qui fut le secrétaire du parti de sa fondation en 1921 à 1924, incarnait une conception classiste et révolutionnaire du communisme, de laquelle Cortesi se sentait probablement plus proche. Longtemps démonisé par le discours historique du PCI, il a fini par retrouver sa place dans l'histoire du communisme italien grâce aux travaux de Cortesi⁶⁷, ainsi que d'autres historiens⁶⁸. D'un autre côté, l'introduction déjà citée de Cortesi au livre d'Angelo Tasca sur les dix premières années du PCI⁶⁹, montra toute l'importance de la contribution historiographique de l'ex-dirigeant communiste. A la fin de sa vie Cortesi écrivit une monumentale *Histoire du communisme*⁷⁰.

A partir des années 70 les travaux universitaires sur l'histoire du PCI se sont multipliés. Ce sont désormais des historiens de métier qui écrivent. Beaucoup d'entre eux sont communistes ou proches de ce parti, mais le nombre de ceux qui n'ont aucun lien avec le parti ou la tradition communiste ne fait qu'augmenter. La période qui a suscité le plus de travaux est indiscutablement celle des premières années du communisme italien. Aux travaux déjà cités de Luigi Cortesi et Giuseppe Berti viennent s'ajouter, dans les années 70, ceux de d'Aurelio Lepre, Silvano Levrero, Renzo Martinelli, Tommaso Detti, Franco De Felice et autres historiens⁷¹. Plus tard, l'attention se déplace vers des périodes plus

⁶⁷ Luigi Cortesi (a cura di), *Bordiga nella storia del comunismo*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1997; Id., *Le origini del PCI: studi e interventi sulla storia del comunismo*, Milan, Angeli, 1999; Id., *Le origini del PCI*, Bari, Laterza, 1982.

⁶⁸ Andreina De Clementi, *Amadeo Bordiga*, Turin, Einaudi, 1971; Franco Livorsi, *Biografia di Amadeo Bordiga*, Rome, Editori Riuniti, 1976 ; Arturo Peregalli / Sandro Saggioro, *Amadeo Bordiga 1889-1970*, Milan, Colibrì, 1995; Luigi Agnello, notice "Bordiga" dans le *Dizionario biografico degli italiani*, vol. 34, Istituto dell'Enciclopedia italiana, 1988 (http://www.treccani.it/enciclopedia/amadeo-bordiga_%28Dizionario-Biografico%29/).

⁶⁹ Angelo Tasca, *I primi dieci anni di vita del PCI, op. cit.*

⁷⁰ Luigi Cortesi, *Storia del comunismo. Da utopia al Terrore sovietico*, Rome, Manifestolibri, 2010.

⁷¹ Aurelio Lepre / Silvano Levrero, *La formazione del Partito comunista d'Italia*, Rome, Editori Riuniti, 1971 ; Renzo Martinelli, *Il PCd'I (1921-1926)*, Rome, Editori Riuniti, 1971; Tommaso Detti, *Serrati e la formazione del PCI*, Rome, Editori Riuniti, 1972 ; Franco De Felice, *Serrati Bordiga, Gramsci*, Bari, De Donato, 1975 ; *Problemi di storia del partito comunista italiano*, Rome, Editori Riuniti, 1971. Cf. Aussi les travaux sur Bordiga, déjà cités, d'Andreina De Clementi, Franco Livorsi, Arturo Peregalli et Sandro Saggioro.

récentes. Les cinq volumes de l'Histoire du PCI de Spriano s'arrêtaient en 1945. Dans les années 90 e travail a été continué par Renzo Martinelli et Giovanni Gozzini, Deux volumes ont été publiés, qui portent respectivement sur la période 1945-1948 et sur la période 1948-1956, et qui se situent ouvertement comme une continuation du travail de Spriano⁷². Les aspects internationaux de l'histoire du PCI, en particulier ses rapports avec l'URSS, ont été approfondis, grâce aussi à l'ouverture des archives russes au début des années 90⁷³. Des sujets peu explorés auparavant, ou qui avaient été délibérément ignorés par l'historiographie communiste, ont été abordés, surtout dans la période plus récente : les ambiguïtés de la politique communiste pendant la Résistance et au lendemain de la guerre⁷⁴, le sort de nombreux communistes et autres antifascistes italiens réfugiés en URSS et victimes des répressions stalinienne⁷⁵, ou celui des ouvriers communistes italiens qui après 1945 allèrent en Yougoslavie pour « construire le socialisme » et dont beaucoup, après la rupture entre Staline et Tito, subirent des répressions parce que soupçonnés d'être des stalinistes infiltrés⁷⁶ ; le financement du PCI par l'Union Soviétique⁷⁷, le problème de la frontière orientale italienne⁷⁸, les rapports du PCI avec un certain nombre de fascistes qui se

⁷² Renzo Martinelli, *Storia del Partito Comunista Italiano. 6: Il "partito nuovo" dalla Liberazione al 18 aprile*, Turin, Einaudi, 1995 ; Renzo Martinelli, Giovanni Gozzini, *Storia del Partito Comunista Italiano. 7: Dall'attentato a Togliatti all'VIII congresso*, Turin, Einaudi, 1998.

⁷³ Ernesto Ragionieri, *La Terza internazionale e il Partito comunista italiano. Saggi e discussioni*, Turin, Einaudi, 1978 ; Paolo Spriano, *I comunisti europei e Stalin*, Turin, Einaudi, 1983; Elena Aga Rossi / Victor Zaslavsky, *Togliatti e Stalin. Il PCI e la politica estera staliniana negli archivi di Mosca*, Bologne, Il Mulino, 1997 ; Francesca Gori / Silvio Pons (a cura di), *Dagli Archivi di Mosca. L'Urss, il Cominform e il PCI (1943-1951)*, Rome, Carocci, 1998 ; Carlo Spagnolo, *Sul Memoriale di Yalta. Togliatti e la crisi del movimento comunista internazionale (1956-1964)*, Rome, Carocci, 2007.

⁷⁴ Pietro Di Loreto, *Togliatti e la «doppiezza»: il PCI tra democrazia e insurrezione (1944-49)*, Bologne, Il Mulino, 1991; Salvatore Sechi, *Compagno cittadino. Il PCI tra via parlamentare e lotta armata*, Rubbettino, 2006.

⁷⁵ Elena Dundovich, *Tra esilio e castigo. Il Komintern, il PCI e la repressione degli antifascisti italiani in URSS (1936-38)*, Rome, Carocci, 1998; Elena Dundovich / Francesca Gori. *Italiani nei lager di Stalin*. Bari, Laterza, 2006 ;Giancarlo Lehner (con Francesco Bigazzi), *La tragedia dei comunisti italiani. Le vittime del PCI in Unione Sovietica*, Milan, Mondadori, 2000; Didi Gnocchi, *Odissea Rossa. La storia dimenticata di uno dei fondatori del PCI*, Turin, Einaudi, 2001; Alfonso Leonetti, *Vittime italiane dello stalinismo in URSS*, Milan, La Salamandra, Milano; Guelfo Zaccaria, *A Mosca senza ritorno: duecento comunisti italiani tra le vittime dello stalinismo*, Milan, SugarCo, 1983.

⁷⁶ Andrea Berrini, *Noi siamo la classe operaia. I duemila di Monfalcone*, Lilan, Baldini e Castoldi, Milan, 2004; Giacomo Scotti, *Goli Otok, ritorno all'Isola Calva. Italiani nel gulag di Tito*, Trieste, Lint, 2002. Scotti n'est pas un historien professionnel..

⁷⁷ Valerio Riva / Francesco Bigazzi, *Oro da Mosca*, Milan, Mondadori, 1999.

⁷⁸ Leonardo Raito, *Il PCI e la Resistenza ai confini orientali d'Italia*, Trento, Temi, 2006 ; Patrick Karlsen, *Frontiera rossa. Il PCI, il confine orientale e il contesto internazionale. 1941-1955*, Gorizia, LEG, 2010.

rapprochèrent de ce parti après 1945⁷⁹. Après la dissolution du PCI en 1991, plusieurs travaux ont proposé une synthèse générale de son histoire, désormais achevée⁸⁰.

Conclusions

Le PCI n'a pas fait exception à la règle générale, appliquée par tous les partis communistes, d'un usage éminemment politique du passé à des fins de légitimation politique. Jusqu'aux années 50 ses dirigeants ont imposé une lecture bien particulière de l'histoire du parti, dont ils se considéraient les seuls dépositaires : une lecture très sélective, qui occultait ou déformait certains aspects du passé, et délibérément instrumentale, c'est-à-dire subordonnée aux impératifs politiques du moment. La vision du passé qu'ils proposaient était conforme aux pratiques de l'historiographie stalinienne alors dominantes. Mais le cas italien se distingue de celui d'autres partis communistes, en particulier du cas français, par le fait que la désacralisation de Staline par le rapport secret de Khrouchtchev au XXe congrès du PCUS eut pour conséquence, en Italie, la fin de l'«histoire sacrée» qui avait prévalu jusque-là. Dès les premières années 60 commença à se développer une historiographie communiste différente, fondée désormais sur des critères scientifiques (et d'abord sur le respect des sources), dans laquelle l'analyse historique l'emportait sur le jugement politique⁸¹. Elle naissait, objectivement, de la prise de conscience qu'une époque du mouvement communiste était révolue⁸², et se caractérisait surtout par les éléments suivants : la fin du monopole des dirigeants communistes sur l'histoire du parti, laissée désormais aux historiens de métier ; l'abandon, par la direction du PCI, du projet de faire écrire un manuel officiel d'histoire du parti ; la publication d'un nombre considérable de sources ; l'ouverture progressive des archives du PCI⁸³ pour les années 20 et 30.. La conjonction de ces éléments fait ressortir la spécificité et la différence des choix historiographiques des communistes italiens par rapport à ceux qui prédominent, à la même époque, chez d'autres partis communistes d'Europe occidentale.

Dans une première étape, cette nouvelle historiographie s'est focalisée les origines, la formation et les premières années du parti. Elle a ensuite abordé des périodes ultérieures et des problématiques peu explorées auparavant, comme les rapports avec le Comintern et l'Union Soviétique. Aux historiens communistes se sont ajoutés, en nombre croissant, des historiens non communistes. Dans le contexte politique et intellectuel des dernières décennies, marqué par la crise de l'antifascisme, du système politique issu de la Résistance, et par la fin du communisme comme système politique et comme mouvement international,

⁷⁹ Paolo Buchignani, *Fascisti rossi. Da Salò al PCI, la storia sconosciuta di una migrazione politica 1943-53*, Milan, Mondadori, 2007.

⁸⁰ Voir les travaux sur l'histoire du PCI, déjà cités, de Aldo Agosti, Albertina Vittoria, Lucio Magri, Marcello Flores et Nicola Gallerano.

⁸¹ Cf. Giuseppe Berti, « Problemi di storia del PCI e dell'Internazionale comunista », *Rivista storica italiana*, LXXXII, n. 1, mars 1970, p. 156.

⁸² Cette remarque est formulée par l'historien communiste Ernesto Ragionieri (Ernesto Ragionieri, « Problemi di storia del PCI », *Critica marxista*, VII, n. 4-5, juillet-octobre 1969, p. 195).

⁸³ Sur les archives du PCI dans la première moitié des années 60 cf. Franco Ferri, « L'archivio del Partito comunista italiano », *Critica marxista*, IV, n. 4, juillet-août 1966, pp. 201-208.

les recherches sur l'histoire du PCI ont suivi des pistes variées. Certaines se sont proposé de dresser le bilan d'une expérience historique désormais terminée. D'autres ont exploré des aspects encore peu connus de cette histoire. D'autres encore, à la frontière entre recherche historique, journalisme et pamphlet, ont voulu étudier la « face obscure » du communisme italien, suivant l'exemple du *Livre noir du communisme*. Malgré cette accumulation considérable de travaux, l'historiographie du communisme italien reste un chantier ouvert.

PS – Le présent article reprend des éléments d'un précédent article : « Historiographies des communismes français et italien » (en coll. Avec Bernard Pudal), in *Le siècle des communismes* (sous la dir. de Michel Dreyfus, Bruno Groppo, et al.), Paris, Seuil/Éditions de l'Atelier, 2004, pp. 93-115.

Bibliographie

Elena Aga Rossi / Victor Zaslavsky, *Togliatti e Stalin. Il PCI e la politica estera staliniana negli archivi di Mosca*, Bologne, Il Mulino, 1997.

Aldo Agosti, *Storia del Partito comunista italiano 1921-1991*, Rome-Bari, Laterza, 1999.

Aldo Agosti, *Togliatti*, Turin, UTET, 1996.

Aldo Agosti (a cura di), *Togliatti negli anni del Comintern (1926-1943)*, Rome, Carocci, 2000.

Rosa Alcara, *La formazione e i primi anni del PCI nella storiografia marxista*, Milan, Jaca Book, 1970.

Eva Paola Amendola, *Storia fotografica del partito comunista italiano*. 2 vol. Roma, Editori riuniti, 1986.

Giorgio Amendola, *Storia del Partito Comunista Italiano 1921-1943*, Rome, Editori Riuniti, 1978.

Giuseppe Are, *Radiografia di un partito. Il PCI negli anni Settanta*, Milan, Rizzoli, 1980.

Sergio Bertelli, *Il gruppo. La formazione del gruppo dirigente del PCI 1936-1948*, Milan, Rizzoli, 1980.

Sergio Bertelli / Francesco Bigazzi (a cura di), *PCI: la storia dimenticata*, Milan, Mondadori, 2000.

Giuseppe Berti (a cura di), *I primi dieci anni di vita del Partito comunista italiano. Documenti inediti dell'archivio Angelo Tasca*, Milan, Feltrinelli (Annali Feltrinelli, VIII), 1966.

Giorgio Bocca, *Palmiro Togliatti*, Bari, Laterza, 1977, 2 vol.

Amadeo Bordiga, *Storia della sinistra comunista*, Milan, Edizioni del Programma comunista, 1964-1972.

Fabio Calé, *Popolo in festa. 60 anni di feste de l'Unità*, Rome, Donzelli, 2011.

Alberto Cecchi (a cura di), *Storia del P.C.I. attraverso i congressi - dal dopoguerra a oggi*, Rome, Newton Compton editori, 1977.

- Enzo Collotti (a cura di), *Archivio Pietro Secchia, 1945-1973*, Milan, Feltrinelli, 1979.
- Luigi Cortesi, *Le origini del PCI: studi e interventi sulla storia del comunismo in Italia*, Milan, Angeli, 1999.
- Luigi Cortesi, (a cura di), *Amadeo Bordiga nella storia del comunismo*, Naples, Esi, 1999.
- Chiara Daniele, *Gramsci a Roma, Togliatti a Mosca. Carteggio 1926*, Turin, Einaudi, 1999.
- Tommaso Detti, *Serrati e la formazione del PCI*, Rome, Editori Riuniti, 1972.
- Pietro Di Loreto, *Togliatti e la «doppiezza»: il PCI tra democrazia e insurrezione (1944-49)*, Bologne, Il Mulino, 1991.
- Elena Dundovich, *Tra esilio e castigo. Il Komintern, il PCI e la repressione degli antifascisti italiani in URSS (1936-38)*, Rome, Carocci, 1998.
- Marcello Flores, Nicola Gallerano, *Sul PCI. Un'interpretazione storica*, Bologne, Il Mulino, 1992
- Giorgio Galli, *Storia del PCI: Livorno 1921, Rimini 1991*, Milano, Kaos edizioni, 1993.
- Francesca Gori / Silvio Pons (a cura di), *Dagli Archivi di Mosca. L'Urss, il Cominform e il PCI (1943-1951)*, Rome, Carocci, 1998.
- Roberto Gualtieri (a cura di), *Il PCI nell'Italia Repubblicana (1943-1991)*, Rome, Carocci, 2001.
- Roberto Gualtieri (a cura di), *Togliatti nel suo tempo*, Rome, Carocci, 2007.
- Alexander Höbel, *Il Pci di Luigi Longo (1964-1969)*, Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 2010.
- Jules Humbert-Droz, *Il contrasto fra l'Internazionale e il PCI*, Milan, Feltrinelli, 1969.
- Pietro Ignazi, *Dal Pci al Pds*, Bologne, Il Mulino, 1992.
- Massimo Ilardi / Aris Accornero (a cura di), *Il Partito comunista italiano. Struttura e storia dell'organizzazione 1921/1979*, Milan, Feltrinelli (Annali Feltrinelli, 1981), 1982.
- Patrick Karlsen, *Frontiera rossa. Il PCI, il confine orientale e il contesto internazionale. 1941-1955*, Gorizia, LEG, 2010.
- Luigi Longo, *I centri dirigenti del PCI nella Resistenza*, Rome, Editori Riuniti, 1973.
- Lucio Magri, *Il sarto di Ulm. Una possibile storia del Pci*, Milano, Il Saggiatore, 2009.
- Livio Maitan, *PCI, 1945-1969. Stalinismo e opportunismo*, Samonà e Savelli, 1969
- Giuseppe Mammarella, *Il PCI (1945-1975)*, Florence, Vallecchi, 1976
- Giuseppe Carlo Marino, *Autoritratto del Pci staliniano 1946-1953*, Roma, Editori Riuniti, 1991.
- Renzo Martinelli, *Il Partito comunista d'Italia 1921-1926. Politica e organizzazione*, Roma, Editori Riuniti, 1977.
- Renzo Martinelli, *Storia del Partito Comunista Italiano. 6: Il "partito nuovo" dalla Liberazione al 18 aprile*, Torino, Einaudi, 1995.
- Renzo Martinelli, Giovanni Gozzini, *Storia del Partito Comunista Italiano. 7: Dall'attentato a Togliatti all'VIII congresso*, Torino, Einaudi, 1998.
- Edoardo Novelli, *C'era una volta il PCI. Autobiografia di un partito attraverso le immagini della sua propaganda*, Rome, Editori Riuniti, 2000.
- Ferdinando Ormea, *Le origini dello stalinismo nel PCI*, Milan, Feltrinelli, 1978.
- Cesare Pillon, *I comunisti nella storia d'Italia*, Rome, Teti, 1970.
- Silvio Pons, *Berlinguer e la fine del comunismo*, Turin, Einaudi, 2006.

Silvio Pons / Robert Service (a cura di), *Dizionario del comunismo nel XX secolo*, Turin, Einaudi, 2006.

Problemi di storia del partito comunista italiano, Rome, Editori Riuniti, 1971.

Ernesto Ragionieri, *La Terza internazionale e il Partito comunista italiano. Saggi e discussioni*, Turin, Einaudi, 1978.

Leonardo Raito, *Il PCI e la Resistenza ai confini orientali d'Italia*, Trento, Temi, 2006.

David Sassoon, *Togliatti e la via italiana al socialismo*, Turin, Einaudi, 1980.

Carlo Spagnolo, *Sul Memoriale di Yalta. Togliatti e la crisi del movimento comunista internazionale (1956-1964)*, Rome, Carocci, 2007.

Paolo Spriano, *Gramsci in carcere e il partito*, Rome, Editori Riuniti, 1977.

Paolo Spriano, *Il compagno Ercoli*, Roma, Editori Riuniti, 1980.

Paolo Spriano, *I comunisti europei e Stalin*, Turin, Einaudi, 1983.

Paolo Spriano, *Intervista sulla storia del PCI*, Bari, Laterza, 1978.

Paolo Spriano, *Storia del Partito Comunista Italiano*, Turin, Einaudi, 1967-1975, 5 vol.

Trenta anni di vita e lotte del PCI, Rome, Rinascita, 1952.

Angelo Tasca, *I primi dieci anni del PCI*, Bari, Laterza, 1971.

Palmiro Togliatti, *La formazione del gruppo dirigente del Partito Comunista Italiano nel 1923-24*, Rome, Editori Riuniti, 1962.

Albertina Vittoria, *Storia del PCI 1921-1991*, Roma, Carocci, 2006.